



# Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C. P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

## Le célibat sacerdotal

Je suis fort éloigné de rien exagérer, et de vouloir présenter la loi du célibat comme un dogme proprement dit; mais je dis qu'elle appartient à la plus haute discipline, qu'elle est d'une importance sans égale et que nous ne saurions trop remercier les Souverains Pontifes à qui nous la devons.

Le prêtre, qui appartient à une femme et à des enfants, n'appartient plus à son troupeau, où ne lui appartient pas assez. Il manque constamment d'un pouvoir essentiel, celui de faire l'aumône, quelquefois même sans trop penser à ses propres forces. En songeant à ses enfants, le prêtre marié n'ose pas se livrer aux mouvements de son cœur; sa bourse se resserre devant l'indigence, qui n'attend jamais de lui que de froides exhortations. Il y a de plus, dans la société et le commerce des femmes, certains inconvenients qui sont et doivent être nuls pour nous, parce qu'ils sont la suite nécessaire d'un ordre de choses nécessaire aussi, du moins en général. Il n'en est pas de même du prêtre en particulier, dont la dignité est mortellement blessée par de certains ridicules. La femme d'un magistrat supérieur, qui oublierait ses devoirs d'une manière visible, ferait plus de tort à son mari que celle de tout autre homme. Pourquoi ? Parce que les hautes magistratures possèdent une sorte de dignité sainte et vénérable qui les fait ressembler à un sacerdoce. Qu'en sera-t-il donc du sacerdoce réel ? Je feuillete au hasard les journaux anglais, et j'y trouve l'article suivant : «*On a plaidé la cause du révérend... contre le marquis de... accusé d'un commerce criminel avec mistress... (épouse de l'ecclésiastique). Il paraît, par les*

*détails du procès, que le révérend époux fut outrageé chez lui, pendant qu'il célébrait à l'église l'office du dimanche. Pour excuser la dame, les avocats alléguèrent d'abord la franchise avec laquelle elle convenait ouvertement de sa tendresse pour le défendeur, et de plus l'insouciance de l'époux. – Dommages et intérêts envers ce dernier, dix mille livres st.»*

**Il en coûte cher, comme on voit,** en Angleterre, pour faire des visites chez les *révérends maris*, pendant l'office du dimanche; mais qu'on se figure un homme déjà affiché, puisque sa philosophique patience était donnée comme un moyen d'atténuation, recevant le prix de son déshonneur, et montant en chaire le dimanche pour y prêcher contre l'adultère : il ne manquera pas sans doute de faire un grand effet !

Non seulement les vices de la femme réfléchissent une grande défaveur sur le caractère du mari-prêtre, mais celui-ci, à son tour, n'échappe point au danger commun à tous les hommes qui se trouvent dans le mariage : l'occasion de vivre criminellement. La foule des raisonneurs qui ont traité cette grande question du célibat ecclésiastique, part toujours de ce grand sophisme, *que le mariage est un état de pureté*, tandis qu'il n'est pur que pour les purs. L'épouse est dangereuse quand on ne l'aime pas, et dangereuse quand on l'aime. L'homme irréprochable aux yeux du monde, peut être infâme à l'autel. L'union, même légitime, donne des habitudes sans donner la sagesse. Combien y a-t-il de mariages irréprochables devant Dieu ? Infiniment peu. Or, si la faiblesse

1950 JAB  
SION 2

humaine établit une tolérance de convention à l'égard de certains abus, cette loi générale n'est jamais faite pour le prêtre, parce que la conscience universelle ne cesse de le comparer au type sacerdotal qu'elle contemple en elle-même; de sorte qu'elle ne pardonne rien à la copie, pour peu qu'elle s'éloigne du modèle.

Il y a dans le christianisme des choses si hautes, si sublimes; il y a entre le prêtre et ses ouailles des relations si saintes, si délicates qu'elles ne peuvent appartenir qu'à des hommes absolument supérieurs aux autres. La confession exige le célibat. Jamais les femmes qu'il faut particulièrement considérer sur ce point, n'accorderont une confiance entière au prêtre marié; mais il n'est pas aisé d'écrire sur ce sujet.

Les Églises si malheureusement séparées du centre n'ont pas manqué de conscience, mais de force, en permettant le mariage des prêtres. Elles s'accusent elles-mêmes en exceptant les évêques et en refusant de consacrer les prêtres avant qu'ils soient mariés. Elles conviennent ainsi de la règle, *que nul prêtre ne peut se marier*; mais elles admettent que, par tolérance et faute de sujets, un laïque marié peut être ordonné. Par un sophisme qui ne choque plus l'habitude, au lieu d'ordonner un candidat, *quoique marié*, elles le marient *pour l'ordonner*, de manière qu'en violant la règle antique, elles la confessent expressément.

Pour connaître les suites de cette fatale discipline, il faut avoir été appelé à les examiner de près. L'abjection du sacerdoce dans les contrées qu'elle régit, ne peut être comprise par celui qui n'en a pas été le témoin. De Tott, dans ses *Mémoires*, n'a rien dit de trop sur ce point. Qui pourrait croire que, dans un pays où l'on vous soutient gravement l'excellence du mariage des prêtres, l'épithète de *fil de prêtre* est une injure formelle ? Des détails sur cet article piqueraient la curiosité, et seraient même utiles, sous un certain rapport; mais il en coûte d'amuser la malice et d'affliger un ordre malheureux qui renferme, quoique tout soit contre lui, des hommes très estimables autant qu'il est possible d'en juger, à la distance où l'inexorable opinion les tient de toute société distinguée.

Cherchant toujours, autant que je le puis, mes armes dans des camps ennemis, je ne passerai point sous silence le témoignage frappant du même prélat russe que j'ai cité plus haut. On verra ce qu'il pensait de la discipline de son Église sur le point du célibat. Son livre, déjà recommandé par le nom de son auteur, étant sorti de plus des presses mêmes du saint-synode, ce témoignage a tout le poids qu'il est possible d'en attendre.

Après avoir repoussé, dans le premier chapitre de ses *Prologomènes*, une attaque indécente de Mosheim contre le célibat ecclésiastique, l'archevêque de Twer continue en ces termes : «Je crois

donc que le mariage n'a jamais été permis aux docteurs de l'Église (les prêtres), excepté dans le cas de nécessité, et de grande nécessité; lorsque, par exemple, les sujets qui se présentent pour remplir ces fonctions, n'ayant pas la force de s'interdire le mariage qu'ils désirent, *on n'en trouve point de meilleurs et de plus dignes qu'eux*; en sorte que l'Église, après que ces incontinents ont pris des femmes, les admet dans l'ordre sacré, *par accident* plutôt que par choix.»

Qui ne serait frappé de la décision d'une homme si bien placé pour voir les choses de près, et si ennemi d'ailleurs du système catholique ?

Quoiqu'il m'en coûte trop d'appuyer sur les suites du système contraire, je ne puis cependant me dispenser d'insister sur l'absolue nullité de ce sacerdoce dans son rapport avec la conscience de l'homme. Ce merveilleux ascendant qui arrêtait Théodose à la porte du temple, Attila devant celle de Rome, et Louis XIV devant la table sainte; cette puissance, encore plus merveilleuse, qui peut attendrir un cœur pétrifié et le rendre à la vie; qui va, dans les palais, arracher l'or à l'opulent insensible ou distrait, pour le verser dans le sein de l'indigence; qui affronte tout, qui surmonte tout, dès qu'il s'agit de consoler une âme, d'en éclairer ou d'en sauver une autre; qui s'insinue doucement dans les consciences pour y saisir des secrets funestes, pour en arracher la racine des vices; organe et gardienne infatigable des unions saintes; ennemie non moins active de toute licence; douce sans faibles-

**L'homme, qui ne vaut que par ce qu'il croit, ne vaut rien s'il ne croit rien.**

(Joseph de Maistre,  
*Examen de la Philosophie de Bacon*, p. 457)

se; effrayante avec amour; supplément inappréhensible de la raison, de la probité, de l'honneur, de toutes les forces humaines au moment où elles se déclarent impuissantes; source précieuse et intarissable de réconciliation, de réparations, de restitutions, de repentirs efficaces, de tout ce que Dieu aime le plus après l'innocence; debout, à côté du berceau de l'homme qu'elle bénit; debout encore à côté de son lit de mort, et lui disant, au milieu des exhortations les plus pathétiques et des plus tendres adieux... «Partez...»; cette puissance surnaturelle ne se trouve pas hors de l'unité. J'ai longtemps étudié le christianisme hors de cette enceinte divine. Là, le sacerdoce est impuissant et tremble devant ceux qu'il devrait faire trembler. A celui qui vient lui dire : *J'ai volé*, il n'ose pas, il ne sait pas dire : *Restituez*. L'homme le plus abominable ne lui doit aucune promesse. Le prêtre est employé comme une machine. On dirait que ses paroles sont une espèce d'opération mécanique qui efface les péchés, comme le savon fait disparaître les souillures matérielles : c'est encore une chose

qu'il faut avoir vue pour s'en former une idée juste. L'état moral de l'homme qui invoque le ministère du prêtre, est si indifférent dans ces contrées, il y est si peu pris en considération, qu'il est très ordinaire de s'entendre demander en conversation : *Avez-vous fait vos Pâques* ? C'est une question comme une autre, à laquelle on répond *oui* ou *non*, comme s'il s'agissait d'une promenade ou d'une visite qui ne dépend que de celui qui la fait.

Les femmes, dans leur rapport avec le sacerdoce, sont un objet tout à fait digne d'exercer un œil observateur...

L'anathème est inévitable. **Tout prêtre marié tombera toujours au-dessous de son caractère. La supériorité incontestable du clergé catholique tient uniquement à la loi du célibat.**

(Joseph de Maistre, *Du Pape*, p. 373 à 379)

## La Confession

Il n'y a pas de dogme dans l'Église catholique, il n'y a pas même d'usage général appartenant à la haute discipline, qui n'ait ses racines dans les dernières profondeurs de la nature humaine, et par conséquent dans quelque opinion universelle, plus ou moins altérée ça et là, mais commune cependant, dans son principe, à tous les peuples de tous les temps.

Le développement de cette proposition fournirait le sujet d'un ouvrage intéressant. Je ne m'écarterais pas sensiblement de mon sujet en donnant un seul exemple de cet accord merveilleux; je choisirai la *confession*, uniquement pour me faire mieux comprendre.

**Qu'y a-t-il de plus naturel à l'homme que ce mouvement d'un cœur qui se penche vers un autre pour y verser un secret. Le malheureux, déchiré par le remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, le console, et quelquefois le dirige. L'estomac qui renferme un poison et qui entre de lui-même en convulsion pour le rejeter, est l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses poisons, Il**

**souffre, il s'agitte, il se contracte jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié, ou du moins celle de la bienveillance.**

Mais lorsque de la confidence nous passons à la confession, et que l'aveu est fait à l'autorité, la conscience universelle reconnaît dans cette confession spontanée une force expiatrice et un mérite de grâce : il n'y a qu'un sentiment sur ce point, depuis la mère qui interroge son enfant sur une porcelaine cassée, ou sur une sucrerie mangée contre l'ordre, jusqu'au juge qui interroge du haut de son tribunal le voleur et l'assassin.

Souvent le coupable, pressé par sa conscience, refuse l'impunité que lui promet le silence. Je ne sais quel instinct mystérieux, plus fort même que celui de la conservation, lui fait chercher la peine qu'il pourrait éviter. Même dans les cas où il ne peut craindre ni les témoins ni la torture, il s'écrie : **Oui, c'est moi !** Et l'on pourrait citer des législations miséricordieuses qui confient, dans ces sortes de cas, à de hauts magistrats le pouvoir de tempérer les châtiments, même sans recourir au souverain.

«On ne saurait se dispenser de reconnaître, dans le simple aveu de nos fautes, indépendamment de toute idée surnaturelle, quelque chose qui sert infiniment à établir dans l'homme la droiture de cœur et la simplicité de conduite.» De plus, comme tout crime est de sa nature une raison pour en commettre un autre, tout aveu spontané est, au contraire, une raison pour se corriger; il sauve également le coupable du désespoir et de l'endurcissement, le crime ne pouvant séjournier dans l'homme sans le conduire à l'un ou à l'autre de ces deux abîmes.

«Savez-vous, disait Sénèque, pourquoi nous cachons nos vices ? C'est que nous y sommes plongés : dès que nous les *confesserons*, nous guérissons.»

On croit entendre Salomon dire au coupable : «Celui qui cache ses crimes se perdra; mais celui qui les *confesse* et s'en retire, obtiendra miséricorde.»

Tous les législateurs du monde ont reconnu ces vérités et les ont tournées au profit de l'humanité.

Moïse est à la tête. Il établit dans ses lois une *confession* expresse et même publique.

L'antique législateur des Indes a dit : «Plus l'homme qui a commis un péché s'en *confesse* véritablement et volontairement, et plus il se débarrasse de ce péché, comme un serpent de sa vieille peau.»

Les mêmes idées ayant agi de tous côtés et dans tous les temps, on a trouvé la confession dans tous les peuples qui avaient reçu les mystères élusiens. On l'a retrouvé au Pérou, chez les Brahmes, chez les Turcs, au Tibet et au Japon.

**Sur ce point, comme sur tous les autres, qu'a fait le christianisme ? Il a révélé l'homme à l'homme; il s'est emparé de ses inclinations, de ses croyances éternelles et universelles; il a mis à découvert ses fondements antiques; il les a débarrassé de toute souillure, de tout mélange étranger; il les a honorés de l'empreinte divine; et sur ces bases *naturelles* il a établi sa théorie *surnaturelle* de la pénitence et de la confession sacramentelle.**

(Joseph de Maistre, *Du Pape*, p.348 à 352)

## L'avortement à la lumière de saint Luc

On ne dira jamais assez l'importance des petits mots “en trop” que l'on rencontre ici ou là dans l'Écriture. Ils nous paraissent obscurs, déplacés ou superflus. Pourtant, ils sont souvent des pierres d'attente qui, à l'heure de Dieu, permettent la résolution de problèmes nouveaux. On sait, par exemple, que le fondement scripturaire du purgatoire se rattache à une mention rapide de saint Paul soutenant que certains ouvriers aux œuvres stériles pourront néanmoins être sauvés «comme à travers le feu» (1 Co 3, 15).

Ainsi, au début de l'évangile de Luc, on repère un petit mot apparemment gratuit qui se révèle aujourd'hui d'une grande portée. On lit, en effet, que juste après l'Annonciation, Marie partit «en hâte» (*méta spoudēs*, dit le grec de Luc 1, 39) vers une ville du sud où résidait sa cousine Élisabeth, enceinte de «six mois» (*dixit* l'Ange Gabriel en Luc 1, 36). Comme il fallait environ sept jours de marche pour couvrir les 120 km séparant Nazareth des collines de Juda entourant Jérusalem, on peut

considérer que l'Enfant Jésus dans le sein de Marie était âgé d'environ dix jours quand il fit tressaillir de joie Jean-Baptiste et sa mère au moment de la Visitation (Luc 1, 44). Mais pourquoi donc dix jours et pas dix semaines ou davantage ? Eh bien, précisément, en raison de ce petit mot «en hâte». Si Marie quitta rapidement Nazareth après l'Incarnation du Verbe, cela signifie que Jésus à l'état d'embryon n'était âgé que de dix jours au plus quand il sanctifia Jean et sa mère à En-Karem. Cela signifie aussi qu'un embryon d'à peine dix jours est, selon cette même Écriture, une personne humaine à part entière. Certes, on pourra objecter que le cas de Jésus est si particulier qu'il est difficile de l'étendre au reste de l'humanité, mais cela ne serait pas cohérent avec le sérieux de l'Incarnation : le Fils de Dieu se fit réellement «en tout semblable à ses frères» (He 2, 17), «hormis le péché» (He 4, 15).

Avec son «en hâte», l'évangile de Luc fournit donc un argument biblique en faveur de la pleine

humanité d'un embryon de dix jours. Il s'ensuit qu'un avortement, même précoce, est un acte objectivement grave qui s'oppose directement à la vie et à la volonté de Dieu exprimée dans le 5e commandement : «Tu ne tueras pas» (Ex 20, 13). Cela dit, aucun péché **reconnu comme tel** n'échappe à la miséricorde divine. Aux yeux du croyant, ce qui est en fait le plus grave, ce n'est pas tant le péché – souvent excusable et toujours pardonnables –, mais l'état de mensonge, d'apparente innocence, dans lequel certains veulent maintenir le pécheur. Ils essaient de lui faire croire qu'un acte mutilant et contre nature peut être un moindre mal, ne blesse personne et peut même contribuer à l'épanouissement de la femme, voire

du couple. Ces voix trompeuses ne viennent ni de Dieu ni de ses amis, mais d'un monde sans Esprit. Jésus ne règne pas sur ce monde-là, qui se prive sciemment du sens ultime des choses et de la vraie joie. Comme le disait encore si bien le Christ dans l'évangile de Jean : «Qui fait la vérité (en lui d'abord), vient à la lumière» (Jn 3, 21). L'urgent problème de ce siècle, et particulièrement de la France, n'est donc pas d'abord la multiplication de ses erreurs, mais son aveuglement persistant à les reconnaître, puis à les corriger avec courage.

Fr. Bernard-Marie, ofs  
Présent, samedi 22 janvier 2005

## Adoption spirituelle d'enfants en gestation

Il s'agit de s'engager, par un serment public, lors d'une cérémonie organisée par une paroisse ou une association "pro-vie", à prier pendant neuf mois pour un enfant conçu le jour du serment... mais dont la gestation sera menacée.

Bien évidemment, cela reste au niveau de la "communion des saints", car on prie pour l'enfant d'une femme inconnue.

L'idée vient de l'épiscopat polonais (le siège du Mouvement d'Adoption Spirituelle polonais est à Czestochowa depuis le 2 février 1987) et elle gagne la France (le siège du Mouvement français est au Sanctuaire Saint-Joseph du Saint-Sauveur, 26600, Chantemerle-les-Blés, depuis le 28 décembre 2003) en profitant du premier support que sont les Rosaires pour la Vie, dans les cathédrales, les premiers samedis à 17 heures (sauf quelques exceptions : horaires visibles sur : <http://www.univers.cicf.com>

La prière quotidienne, suivie d'une dizaine de chapelet est la suivante :

*«Seigneur Jésus, par l'intercession de votre mère qui vous a fait naître avec amour, et par l'intercession de saint Joseph, l'homme confiant qui prit soin de vous après votre naissance, je vous prie pour cet enfant à naître que j'ai adopté spirituellement et qui se trouve en danger d'être exterminé. Je vous en prie, donnez à ses parents de l'amour et du courage pour qu'ils le laissent à la vie que vous lui avez destinée. Amen.»*

La dernière cérémonie d'adoption spirituelle a eu lieu au cours de la messe célébrée par l'abbé Trauchessec, le mardi 28 décembre à 18 h.30, en la fête des Saints Innocents au sanctuaire pro-vie Saint-Joseph du Saint-Sauveur.

(Présent du samedi 22 janvier)

## Sourions

### Un patron demande à son employé :

Comment se fait-il que depuis quelques jours, chaque fois que j'entre dans votre bureau, je vous surprends toujours à ne rien faire ?

C'est à cause de vos nouvelles chaussures, chef.

### Mes nouvelles chaussures ?

Oui, avec les semelles de crêpe, je ne vous entends plus arriver !

**Un jour, un Monsieur** très instruit rend visite au curé d'Ars, Jean-Marie Vianney, et sûr de sa science, il lui dit tout de go :

*«Monsieur le curé, j'ai lu tous les livres possibles et j'ai la preuve que Dieu n'existe pas !»*

Le curé tout pensif : *«et moi qui me prenait pour un imbécile...!»*

## Sur «la papauté en danger» : une quasi-prophétie du Card. Ottaviani

La lecture des Actes du congrès théologique de *sì si no no*, *La papauté au risque du XXI<sup>e</sup> siècle* indique la clef de la crise actuelle : le transfert injustifié du devoir principal du Siège Apostolique de la garde et de la propagation du «dépôt de la Foi» à la promotion de la «paix» dans le monde (et non plus de la «paix du Christ dans le Royaume du Christ»). La conséquence en est la priorité de la préoccupation «politique» à tous les niveaux, même dans les rapports avec les fausses religions et avec les différentes sectes, et la prédominance de la classe diplomatique dans la Curie romaine; la Secrétairerie d'État a ainsi supplanté le Saint Office, qui autrefois était la Congrégation «Suprême» de l'Église, présidée personnellement par le Pontife Romain.

Il faut à ce propos signaler la prévision pleine de lucidité que le Card. Ottaviani eut de ce changement substantiel dans le devoir de la papauté, d'après le témoignage qu'en a donné Mgr Simcic, rapporté par Emilio Cavaterra dans *Le Préfet du Saint Office / Les travaux et les jours du cardinal Ottaviani* (Mursia 1990) :

*«Lorsque dans la réforme de la Curie, aussitôt après le Concile Vatican II, le Saint Office fut redimensionné et qu'on lui retira le titre de "Suprême Sainte Congrégation". Ottaviani commenta le fait devant un groupe de ses collaborateurs avec ces mots (j'en rapporte le sens) : "Souvenez-vous en, ce*

*jour est un jour noir pour l'histoire de l'Église, car il ne s'agit pas de forme, de titres, mais bien de substance. En effet, jusqu'à présent le principe suprême de gouvernement de l'Église était la doctrine révélée, dont la garde et la saine interprétation dans l'Église sont confiées en premier lieu au Pape, qui se servait de cette Congrégation, laquelle était donc "Suprême". Maintenant je ne sais pas quel sera le critère inspirateur pour le gouvernement de l'Église, mais je crains que ne prévale le critère diplomatique et contingent. Je prévois que l'Église en subira beaucoup de dommages, mais puisqu'elle est assistée par l'Esprit, tôt ou tard sera repris le gouvernement qui s'inspire de la Révélation et de ses contenus essentiels... »*

Nous assistons aujourd'hui aux nombreux dommages que l'Église est en train de subir. Nous ne savons pas si Dieu nous donnera de voir la reprise, qui est certaine. Quoi qu'il en soit nous l'espérons, comme Abraham, «contra spem», contre tout espoir humain.

*«Christum et Ecclesiam vehementer amavit – Il aimait fortement le Christ et l'Église», lit-on sur la tombe du cardinal Ottaviani. Pourra-t-on écrire la même phrase sur la tombe des actuels hommes d'Église ?*

(D'après le *Courrier de Rome* de novembre 2002, n°250)

## Message de la Mère de Dieu donné à La Salette (France), le 19 septembre 1846

«...Mélanie, ce que je vais vous dire maintenant ne sera pas toujours secret : vous pourrez le publier en 1858.

Les prêtres, ministres de mon Fils, les prêtres, par leur mauvaise vie, par leurs irréverences et leur impiété à célébrer les Saints Mystères, par l'amour de l'argent, l'amour de l'honneur et des plaisirs, les prêtres sont devenus des cloaques d'impureté. Oui, les prêtres demandent vengeance, et la vengeance est suspendue sur leurs têtes. Malheur aux prêtres et aux personnes consacrées à Dieu, lesquelles, par leurs infidélités et leur mauvaise vie, crucifient de nouveau mon Fils !

Les péchés des personnes consacrées à Dieu crient vers le Ciel et appellent vengeance, et voilà que la vengeance est à leurs portes, car il ne se trouve plus personne pour implorer miséricorde et pardon pour le peuple; il n'y a plus d'âmes généreuses, il n'y a plus personne digne d'offrir la Victime sans tache à l'Eternel en faveur du monde.

Dieu va frapper d'une manière sans exemple.

Malheur aux habitants de la terre! Dieu va épouser sa colère, et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.

Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a ob-

curci leurs intelligences; ils sont devenus ces étoiles errantes que le vieux diable traînera avec sa queue pour les faire périr.

Dieu permettra au vieux serpent de mettre des divisions parmi les régnants, dans toutes les sociétés et dans toutes les familles; on souffrira des peines physiques et morales; Dieu abandonnera les hommes à eux-mêmes et enverra des châtiments qui se succéderont pendant plus de trente-cinq ans.

La société est à la veille des fléaux les plus terribles et des plus grands événements; on doit s'attendre à être gouverné par une verge de fer et à boire le calice de la colère divine.

**Que le Vicaire de mon Fils, le souverain Pontife Pie IX, ne sorte plus de Rome après l'année 1859; mais qu'il soit ferme et généreux, qu'il combatte avec les armes de la foi et de l'amour; je serai avec lui.**

Qu'il se méfie de Napoléon; son cœur est double, et quand il voudra être à la fois pape et empereur, bientôt Dieu se retirera de lui; il est cet aigle qui, voulant toujours s'élever, tombera sur l'épée dont il voulait se servir pour obliger les peuples à se faire éléver.

L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des Seigneurs; aussi, elle sera livrée à la guerre; le sang coulera de tous les côtés : les églises seront fermées ou profanées.

Les prêtres, les religieux seront chassés ; on les fera mourir, et mourir d'une mort cruelle. Plusieurs abandonneront la foi, et le nombre des prêtres et des religieux qui se sépareront de la vraie religion sera grand; parmi ces personnes, il se trouvera même des évêques.

Que le Pape se tienne en garde contre les faiseurs de miracle, car le temps est venu que les prodiges les plus étonnans auront lieu sur la terre et dans les airs.

En l'année 1864 Lucifer avec un grand nombre de démons seront détachés de l'Enfer : ils aboliront la foi peu à peu et même dans les personnes consacrées à Dieu; ils les aveugleront d'une telle manière, qu'à

moins d'une grâce particulière, ces personnes prendront l'esprit de ces mauvais anges; plusieurs maisons religieuses perdront entièrement la foi et perdront beaucoup d'âmes.

Les mauvais livres abonderont sur la terre et les esprits de ténèbres répandront partout un relâchement universel pour tout ce qui regarde le service de Dieu, ils auront un très grand pouvoir sur la nature ; il y aura des églises pour servir ces esprits. Des personnes seront transportées d'un lieu à un autre par ces esprits mauvais, et même des prêtres, parce qu'ils ne seront pas conduits par le bon esprit de l'Evangile, qui est un esprit d'humilité, de charité et de zèle pour la gloire de Dieu.

On fera ressusciter des morts et des justes (c'est-à-dire que ces morts prendront les figures des âmes justes qui avaient vécu sur la terre, afin de mieux séduire les hommes; ces soi-disant morts ressuscités, qui ne seront autre chose que le démon sous ces figures, prêcheront un autre Evangile, contraire à celui du vrai Jésus-Christ, niant l'existence du Ciel, soit encore les âmes des damnés. Toutes ces âmes paraîtront comme unies à leurs corps).

**Il y aura en tous lieux des prodiges extraordinaires, parce que la vraie foi s'est éteinte et que la fausse lumière éclaire le monde.**

Malheur aux Princes de l'Eglise, qui ne seront occupés qu'à entasser richesses sur richesses, qu'à sauvegarder leur autorité et à dominer avec orgueil!

Le Vicaire de mon fils aura beaucoup à souffrir, parce que, pour un temps, l'Eglise sera livrée à de grandes persécutions : ce sera le temps des ténèbres ; l'Eglise aura une crise affreuse.

La sainte foi de Dieu étant oubliée, chaque individu voudra se guider par lui-même et être supérieur à ses semblables.

On abolira les pouvoirs civils et ecclésiastiques, tout ordre et toute justice seront foulés aux pieds; on ne verra qu'homicides, haine, jalouse, mensonge et discorde, sans amour pour la patrie ni pour la famille.

## Les Cendres

Dans le cimetière d'Elseneur, Hamlet, après avoir rejeté avec un «pouah !» de dégoût le crane du pauvre Yorick, poursuit le cours de ses funèbres rêveries, et, par l'imagination, il accompagne la poussière d'Alexandre le Grand jusqu'à ce qu'il la trouve bouchant la bouteille d'une barrique.

«Voici, dit-il à Horatio, à quoi nous arrivons : Alexandre mourut, Alexandre fut enterré, Alexandre retourna en poussière ; la poussière est de la terre, de la terre nous tirons l'argile ; et pourquoi cette argile en laquelle il fut converti ne serait-elle pas employée à fermer un baril de bière ?

L'impérial César, mort et retourné en terre glaise, bouche peut-être un trou pour nous préserver du vent. Oh ! dire que cette poignée de terre qui tenait le monde sous son obéissance rapièce peut-être un mur pour fermer passage à la bise d'hiver !»

Ces pensées que Shakespeare prête au mélancolique prince de Danemark sont de celles dont il est permis de se souvenir, en ce premier jour du Carême, où le prêtre trace, avec de la cendre, une croix sur le front de tous les fidèles, en adressant à chacun d'eux ces paroles : «*Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.*»

Cérémonie d'un symbolisme admirable, comme toutes celles de l'Eglise, d'ailleurs ! Elle n'a pas seulement pour but de nous rappeler que la vie est brève, la mort prochaine, et que le peu qui restera de nous, eussions-nous été des conquérants fameux et des puissants empereurs, servira peut-être un jour à boucher la lézarde d'une muraille ou la bonde d'un tonneau, — encore que cette vérité bancale soit toujours utile à redire et salutaire à méditer. Les cendres répandues sur la tête du chrétien ont une autre signification. Elles lui recommandent d'être humble, quand il songe au mérite qu'il peut avoir, à la place, si considérable qu'elle soit, qu'il occupe dans le monde, aux bonnes actions même qu'il a pu faire. Elles lui ordonnent aussi de réparer le mal qu'il a commis ou, tout au moins, si la faute est irrémédiable, de la regretter amèrement, et de toutes les forces de son âme.

Même en dehors du sentiment religieux, même pour celui qui n'attend du tombeau qu'un anéantissement définitif, ce sont deux beaux états de l'âme que l'humilité et le repentir. Car, à moins de vivre comme une brute, pour la seule satisfaction de ses appétits, l'homme exige de lui-même un progrès moral, désire devenir plus sage et meilleur. Toujours il s'imagine y réussir, et c'est la prétention des vieillards d'avoir été instruits et perfectionnés par l'expérience. Ils se consolent ainsi — peu et mal — de leur décadence physique et se félicitent de l'empire qu'ils ont pris sur leurs passions, alors que, souvent, — il faut bien le dire, — ils ne sont que vaincus par la fatigue de leur sensibilité. En somme, chez les meilleurs d'entre nous, l'amour-propre et la vanité décroissent avec les années, et le regret augmente des actions mauvaises dont nous nous sommes rendus coupables.

Méfiez-vous de l'homme mûr qui répète sans cesse : «Je puis marcher la tête haute... Je n'ai rien à me reprocher.» Il est possible qu'il ait toujours satisfait aux lois de la probité et même à celles de l'honneur, telles que la société les a fixées. Mais, devant sa

conscience intime, il ment, ou du moins il relève, avec une pitoyable ignorance de lui-même, une âme dépourvue de scrupules, un cœur sans délicatesse et sans vraie bonté.

Car aucun de nous n'a le droit de lever le front avec tant d'assurance et de se proclamer irréprochable. Aucun de nous ne peut considérer son passé sans y découvrir bien des torts envers autrui, bien des défaillances en présence du devoir. Tous nous avons commis de graves fautes, sinon par perversité, au moins par égoïsme, par admiration et amour de notre chère personne. Oui, tous, même les plus purs. Et ce sont les plus purs, que ces importuns souvenirs font souffrir davantage.

Donc, aux yeux du croyant que soutient une sublime espérance, aussi bien qu'à ceux de l'incuré, — j'entends celui pour qui la vie morale existe, — un sens profond se dégage de cette cérémonie des Cendres, qui rappelle à l'homme que la mort le menace sans cesse et qu'il doit souvent s'examiner et se juger, humblement, sévèrement, avec un esprit de pénitence et de réparation.

L'humilité est une grande, une très grande vertu. Seule, elle est capable de rapprocher les distances que la nature et les lois mettent entre les hommes : car elle inspire aux supérieurs la douceur et la charité, et aux inférieurs le respect et l'obéissance. Seule, elle peut atténuer et rendre plus légères les inévitables injustices de la vie et de la société, détruire chez les forts, l'instinct de tyrannie et, chez les faibles, l'instinct de révolte. Mais combien ils deviennent rares, les humbles de cœur ! Et qu'il est triste d'assister, comme aujourd'hui, au stérile et misérable triomphe de l'orgueil et de l'envie qui réclament l'absurde égalité de tous devant les jouissances.

Hélas ! L'égalité absolue n'existe que dans la mort. Et quand je lis ce mot si décevant «égalité» au front de tous nos monuments, j'en arrive à regretter la sombre sagesse du moyen âge, qui peignait sur les murailles un squelette jouant du violon, avec un fémur pour archet, et menant au même abîme le roi couronné, le pape avec sa tiare, le capitaine armé de toutes pièces, la belle dame souriant à son miroir, le docteur chargé de gros livres, le paysan avec sa bêche et sa pioche, l'ouvrier son marteau sur l'épaule, et le loqueux clopinant sur ses béquilles.

Oui, une «Danse des morts» moderne, une farandole macabre au goût du jour, cela ne serait pas inutile et nous ferait un peu réfléchir sur quelques-unes de nos chimères et de nos vanités. Elle n'aurait pas, je le crains fort, la valeur artistique de la fresque peinte, à

Bâle, par Hans Holbein, dans le cloître des Dominicains ; mais en revanche nous pourrions multiplier la philosophique image au moyen de l'affichage et des impressions polychromes.

Ne peut-on se figurer, placardée sur tous les murs de Paris, une composition aux vives couleurs, au dessin sommaire, dans laquelle on verrait la mort, élégante et maigre, avec son crâne chauve, ses yeux caves, son nez pincé et ses côtes en brandebourgs, soufflant dans un tibia en guise de flûte et conduisant à la tombe et à l'éternel oubli les représentants de la société contemporaine ?

C'est dans un quartier populaire, dans une église de faubourg, à l'une de ces messes très matinales où ne se rencontrent que de très pauvres gens, que je voudrais conduire, pour y voir donner les cendres, un homme d'aujourd'hui, un incrédule, — hélas ! presque tous le sont, — en qui je sentirais un amour sincère du peuple.

Sous la voûte faiblement éclairée par les cierges de l'autel, il ne trouverait là que peu de monde et du tout petit monde, — car on les compte, dans les classes laborieuses, ceux à qui l'on n'a pas encore ravi les consolations de la prière.

L'ami des travailleurs reconnaîtrait en ceux-ci les doux, les simples, les «pauvres d'esprit», les préférés de Jésus enfin, ceux à qui il a promis et il réserve une place choisie dans son royaume. Le spectateur serait ému. En voyant répandre sur leur front cette poussière

qui, selon le mot d'Hamlet, contient peut-être un atome d'Alexandre et de César, et présente, en quelque sorte, l'image de tant de civilisations détruites, de tant de peuples disparus, il se souviendrait que l'histoire n'est qu'un long cri de douleur, que partout et toujours le sort des faibles et des petits fut à peine supportable, et qu'ils n'ont jamais trouvé de meilleur soulagement à leurs souffrances qu'en levant les yeux vers le ciel.

Dans cette atmosphère religieuse, devant ces pauvres gens en prière, l'incrédule se dirait alors, je suppose, que ce fut une folie et un crime de combattre, chez les humbles, la foi qui les faisait s'aimer les uns les autres et espérer en un Père Céleste. Il penserait à l'Evangile, à ce livre unique au monde, qui a changé l'âme de l'univers et qui a, depuis dix-neuf siècles, inspiré les vertus les plus pures et donné la paix du cœur à d'innombrables chrétiens. Et alors — qui sait ? — considérant l'œuvre prodigieuse de Celui qui parla sur la montagne et qui mourut sur la croix, et s'affirmant que la bouche d'où tombèrent tant de vérités éternelles n'a pas pu mentir, il croirait en Jésus-Christ, fils de Dieu tout-puissant, du Dieu aux yeux de qui les planètes et les étoiles sont moindres que les grains de cette poudre distribuée par le prêtre, du Maître éternel qui, au fond du mystère infini, règne sur une poussière de mondes et sur une cendre de soleils !

François Coppée, *La Bonne Souffrance*

## Les stimulants du zèle

**...Nul ne peut être sur cette terre un être stérile; il faut qu'on ait été utile à quelqu'un; si l'on n'a servi à rien, on n'est qu'un instrument de rebut.**

Ce qui peut demeurer après nous, ce qui peut nous attendre là-haut, c'est le bien que nous aurons accompli dans les âmes.

Qui ne voudrait arracher aux vices ceux qui en sont les esclaves, arracher les âmes à l'ignominie de la corruption pour les porter sur les purs sommets de la vie morale; ouvrir les espérances éternnelles à ceux dont la vue s'arrête à l'étroite enceinte de cette prison du temps ?

Un cœur n'est pas chrétien, lorsqu'il n'est pas un foyer où pétille la flamme du zèle.

Si nous aimons Dieu, si nous croyons qu'il a le

droit de régner sur les hommes nous ne verrons pas sans douleur qu'il y en ait qui le blasphèment; nous ne nous résignerons pas à ce que des millions d'hommes vivent et meurent sans le connaître et sans l'adorer; nous n'accepterons pas que ceux mêmes qui le connaissent rejettent son empire et organisent les sociétés comme s'il n'existant pas. Retranché pour le moment dans ce mystérieux silence où il attend tous les hommes pour les juger, Dieu compte sur nous, ses enfants, pour étendre son règne. Nous ne faillirons point, n'est-ce pas, à ce devoir; nos paroles, et toute notre vie seront au service de notre Dieu !

De même, se pourrait-il que nous aimions Jésus-Christ et que nous ne lui gagnions pas des disciples ? Que nous laissions perdre le fruit de sa Passion ?

De plus, si nous aimons l'Eglise, ne serons-nous pas jaloux de son honneur et ne voudrons-nous pas diminuer le nombre de ceux qui l'outragent parce qu'ils la méconnaissent ? Si nous l'aimons cette Mère de nos âmes, ne serons-nous pas ambitieux d'étendre son empire, de lui gagner de nouveaux enfants; de la faire chérir de tous ceux qu'elle a engendrés ! Si bornée que soit notre influence, nous devons travailler à unir tous les hommes dans la lumière d'une même foi, sous la houlette du même pasteur, sous le même toit de l'Eglise.

Enfin, pour peu que nous aimions les âmes et que nous nous intéressions à leur salut, nous sentrions naître en nous les saintes aspirations du zèle. Nous ne pouvons pas être des croyants sincères et rester indifférents à leur sort. Nous ne pouvons pas être convaincus que l'ignorance religieuse est un grave préjudice et garder pour nous seuls la lumière de vérité dont nous sommes dépositaires.

Nous ne pouvons pas croire qu'il y a un enfer où les âmes se précipitent comme un troupeau misérable qui cède à un entraînement pernicieux,

sans nous jeter au-devant des infortunés qui se damnent et leur crier à tous qu'à suivre cette pente funeste ils tomberont dans le gouffre de l'éternelle réprobation.

Disons-nous bien que, quelle que soit la situation que nous occupons, nous avons charge d'âmes. Malheur à nous si nous n'évangélisons pas.

Fussiez-vous à la tête d'une famille, que vous ne seriez pas dispensés d'être apôtres, car les parents chrétiens doivent sentir qu'ils ont à remplir près de leurs enfants une grande mission : leurs exemples, leurs enseignements, leurs exhortations doivent façonner chaque jour ces âmes en voie de croissance. Ils trahiraient leur vocation, s'ils ne travaillaient à créer dans leurs enfants de solides convictions religieuses et de fortes habitudes de vie morale.

De même, les éducateurs qui comprennent la tâche apostolique qui leur incombe, ont à préparer dans leurs écoles une armée de soldats prêts à défendre les droits de Dieu et de l'Eglise.

## Le Dévouement

**Aimer, c'est se dévouer; il n'y a pas de véritable amour où il n'y a point de dévouement.**

Il est écrit du Fils de Dieu : il donna pour nous sa vie; il se donne tous les jours dans l'Eucharistie en attendant de se donner dans le ciel.

Vous dites que vous aimez votre prochain : que faites-vous pour lui ? Quand il nous dit d'aimer nos frères *comme il nous a aimés*, il veut donc que notre amour, comme le sien, se traduise par des actes, par le don de nous-mêmes, par le sacrifice.

*Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*, a dit encore Jésus. Si notre main est toujours tendue pour demander, toujours ouverte pour recevoir, mais toujours fermée pour répandre, où donc est notre charité ?

Deux voyageurs faisaient route ensemble. Un jour, comme ils étaient entrés dans une auberge pour se reposer, ils entendirent tout à coup la cloche d'alarme et des cris sinistres. Un incendie venait d'éclater dans le village.

Aussitôt l'un des voyageurs se leva et couru au secours des victimes de l'incendie; mais l'autre le retint et lui dit : Pourquoi perdrons-nous ici notre temps ? N'y a-t-il pas assez de monde sans nous ? Et d'ailleurs que nous importent ces étrangers ?

Mais le premier, sans se laisser arrêter par ces paroles, courut à la maison où le feu avait pris. Alors son compagnon le suivit, mais à pas lents, et il se tint à distance pour voir de loin l'incendie.

Cependant, devant la maison qui brûlait, il y avait une pauvre mère qui, toute glacée de terreur, s'écriait «*mes enfants !*»

Aux cris que poussait cette infortunée, l'étranger s'élança dans la maison à travers les poutres qui craquaient et les flammes qui roulaient en tourbillon autour de lui. En le voyant disparaître, le peuple disait : «*Il est perdu !*»

Après quelques instants d'une attente pleine d'angoisse, voilà que le voyageur reparut, les cheveux brûlés et portant dans ses bras deux petits enfants qu'il rendit à leur mère. La pauvre femme, presque folle de joie, embrassa ses enfants et se jeta aux pieds de l'étranger.

Mais celui-ci la relevant lui prodigua ses consolations, et pendant ce temps la maison s'écroulait.

Il retourna à l'auberge et son compagnon le rejoignant lui demandait :

— Qui donc t'a poussé à tenter une entreprise aussi hardie ?

Il répondit : «*C'est Celui qui a dit "Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-mêmes".*» «— *Et si la maison t'avait écrasé sous ses ruines ?* reprit son compagnon.

«*Alors, ajouta en souriant l'héroïque sauveteur, j'aurais au moins donné un bon exemple...».*

(*Bulletin Paroissial du val d'Anniviers, juin 1924*).

## Si Dieu m'aime...

Si Dieu aime l'homme, il est logique qu'à peine l'homme est-il tombé au paradis terrestre, il vienne à son secours et il lui promette une rédemption.

Si Dieu nous aime... il est de cet amour qu'Il quitte son ciel pour venir dans notre vallée de larmes...

Qu'Il se fasse chair comme moi je suis chair... et qu'Il souffre autant et bien plus que je ne souffre...

Si Dieu m'aime, il est de cet amour que, au soir de sa vie mortelle, Il éprouve comme la nostalgie de la terre et le regret de me quitter...

Ici-bas, nous autres, quand nous nous séparons, nous cherchons à supprimer un peu l'absence par des souvenirs... On emportera une photographie... Une mère coupera une mèche de cheveux sur le front de son enfant mort...

On gardera une fleur d'un pays que l'on a aimé...

Petites choses... Grandes évocations !... Le Christ est Dieu, il peut faire davantage... il peut supprimer tout à fait l'absence, et, du même coup, atteindre le but où vise tout amour... c'est-à-dire l'union la plus absolue entre les deux termes qui s'aiment...

Comme il n'y a pas d'union plus intime que celle de la nourriture avec le corps, il se fera **nourriture**, nourriture de tous. Afin que tous puissent le recevoir ; et le chrétien qui viendra de communier pourra dire la parole célèbre : «**Vivo jam non ego.** Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi...» sa vie divine qui a comme divinisé la mienne...

**Mais nous aime-t-il ?**

Voilà la terrible question !...

Et c'était si peu la mentalité de la farouche humanité païenne, qu'Il a accumulé pour la convaincre, toutes les répétitions et tous les actes – jusqu'à la mort inclusive-ment. Rappelez-vous cette scène de l'Evangile : Les pharisiens sont autour de lui et ils lui demandent « quel est le plus grand de tous les commandements ?»

Le Christ les regarde : Mais il n'y a qu'un seul com-mandement : «**Tu aimeras...**»

Il y en a bien un second, mais il dit la même chose que le premier : «**Tu aimeras...**»

Rappelez-vous une autre scène avec son premier Pape : Pierre, m'aimes-tu ? - et vous remarquerez cette insistance - « M'aimes-tu plus que les autres ? »

Puis il étend encore l'affirmation de son amour...

Un saint a dit : «*Ma plus grande croix... c'est de vivre avec mes frères...*», et ses frères étaient pourtant en marche vers la perfection, le Christ, au contraire, dit : «*Mes délices à moi, c'est d'être avec les enfants des hommes...* Comme une mère aime son enfant, ainsi je vous aime...»

«Quand même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai pas... Venez à moi, vous tous qui pleurez... moi je vous soulagerai.»

L'Eucharistie est le résumé, le concentré, la vie vivante de tout cela.

Pierre l'Ermite

## C'est le diable pour mourir

Un ouvrier qui n'avait pas toujours été un chrétien exemplaire est grièvement blessé par un accident de travail. Il demande sur le champ un prêtre. Celui-ci accourt : «*Comment, s'écrie-t-il en le reconnaissant, c'est vous qui m'appelez, vous l'esprit fort de l'atelier, le docteur en impiété ! – Oui, Monsieur le Curé, c'est moi. Je veux me confesser sérieusement et de tout mon cœur, car voyez-vous, l'impiété, les airs de libre-penseur et de païen, c'est bon pour vivre, mais c'est le diable pour mourir !*

Et le pauvre garçon, son devoir accompli, ne rougit pas d'avouer à ses camarades qu'il avait cherché à leur en imposer, en affichant des principes qui n'étaient pas dans son cœur.

## Les catholiques écossais se font attaquer

Les catholiques écossais subissent... le 63% des attaques commises contre une religion. Mgr Joseph Devine de Montherwell, président de la Commissions catholique de la communication, a décrit la situation comme étant «effroyable.» Le rapport prouve que ce type d'attaques est en augmentation. Environ 450 incidents... de fin juin 2003 à fin août 2004...

Peter Kearney, directeur de la Commission catholique des communications a déclaré : «mal-

heureusement cette situation existe en Écosse... elle a reçu l'attention des médias et a fini par créer un climat dans lequel certains peuvent considérer que les attaques anti-catholiques sont acceptables.» Voilà qu'au moment où tout le monde parle de construire une... «civilisation fondée sur le respect des autres» seule la religion catholique se fait agresser, et les médias complices ne dénoncent pas ces injustices.

(DICI n° 106)

## Le “miracle” ougandais

Par l'engagement conjoint des autorités politiques et religieuses augandaises, le recul du Sida est spectaculaire. «Le modèle ougandais de lutte contre le Sida est tout à fait exportable !» Le Dr Nsaba Buturu, ministre de l'information et porte-parole du gouvernement ougandais en est convaincu. Il faut dire que les résultats ont de quoi faire des envieux. En effet, en une quinzaine d'années, l'Ouganda a quitté la triste place du pays au plus haut taux d'infection du Sida (30%), à celui qui a

connu le plus fort recul de la pandémie. Avec une contamination ramenée à 6%, l'Ouganda est cité en exemple...

Abstinence et fidélité en sont les raisons principales... «Nous avons adopté une stratégie de prévention, dit Jim Muhewezi, ministre de la santé... Promotion de l'abstinence sexuelle et promotion de la fidélité au sein du couple...»

(Echo Magazine, 2.12.04)

## Nouveau

La Procure de la Transfiguration vient d'éditer la conférence prononcée par Mgr Ghika au tout début de son sacerdoce, **PLACE ET RÔLE DE SAINTE JEANNE D'ARC ENTRE NOUS ET LE CIEL** (par le prince Vladimir Ghika, 1873-1954, ordonné prêtre à cinquante ans... Protonotaire apostolique, responsable de l'Église des Étranger à Paris, missionnaire infatigable, érudit, artiste, bon samaritain, pionnier de l'apostolat des laïcs...).

«Nous rappelons que notre Communauté s'est inspirée de la spiritualité de Mgr Ghika en trois points précis : vie de prière et d'adoration; souci de l'unité chrétienne; esprit missionnaire.»

Plaquette de 24 p., avec préface... Commande à : La SARL Procure de la Transfiguration, le Bois, 36220 Mérigny, tél. 02.54.37.40.04 ; fax : 02.54.28.52.90 ; prix EUR 4.- Remises pour revendeur 50%

## Nouveau

### *Petit Catéchisme Illustré,*

Chanoine J.-M. Prigent **Cours élémentaires**. 250 questions et prières, extraites du catéchisme à l'usage des diocèses de langue française, 100 pages illustrées en couleur

Commande : Amis de St François de Sales, C.P. 2016, CH – 1950 Sion 2. Prix : CHF 20.- EUR 14.- + port

## Sommaire

Le célibat sacerdotal	p. 1	Les Cendres	p. 7
Confession	p. 3	Les stimulants du zèle	p. 9
L'avortement à la lumière de saint Luc	p. 4	Le Dévouement	p. 10
Adoption spirituelle d'enfants en gestation	p. 5	Si Dieu m'aime...	p. 11
Sourions	p. 5	C'est le diable pour mourir	p. 11
Sur «la papauté en danger» : le Card. Ottaviani	p. 6	Les catholiques écossais se font attaquer	p. 12
Message de la Mère de Dieu donné à		Le “miracle” ougandais	p. 12
La Salette (France), le 19 septembre 1846	p. 6		